

les pommiers présentent une belle apparence ; mais tout à coup, voilà qu'ils décroissent ; alors les soins de l'agriculteur augmentent, doublent, se multiplient, mais inutilement ; après un travail bien soigné, ces pommiers offrent tantôt une tige florissante, mais toujours décroissante ; enfin, après sept ou huit ans, le pommier périt après avoir requis tant de soins et n'avoir presque rien rapporté, puis, de la sorte, devient une perte pour le pauvre cultivateur.

Ainsi, messieurs les cultivateurs, si vous désirez épargner du travail, de la fatigue et des déceptions, et en péroraison, ménager votre bourse, il serait bon de vous prémunir d'avance sur ce sujet et surtout de ne pas faire de ces acquisitions, car celui qui écrit ces lignes a en main des preuves irrévocables de la vérité de ces faits, de plus des témoins oculaires ainsi que de nombreux cultivateurs qui en ont déjà fait l'essai. — *La Minerve.*

### L'importance des mauvais labours

Il est admis par la presque totalité des cultivateurs que la préparation des terres exige un nombre déterminé de labours. Ainsi on dit : terres à trois, à quatre labours, pour signifier que la jachère de ces terres doit être labourée trois ou quatre fois. Ces principes, transmis par la tradition, ne sont rien moins que rationnels, et la pratique intelligente doit en faire bon marché. En effet, quel est le but des labours préparatoires ? L'ameublissement et l'aération du sol et la destruction des mauvaises herbes. Donc le nombre des labours doit être subordonné à la capacité du sol et à la plus ou moins grande abondance des herbes adventives.

L'influence du premier labour est souverain sur les labours subséquents. S'il est donné alors que la terre est trop humide, elle fait mortier ; à la surface se forme une croûte qui durcit au soleil et s'oppose à l'aération ; dans ce cas, il faut autant que possible procéder à un second labour pour détruire les mauvais effets du premier. Si, au contraire, la terre est trop dure, elle se lève en mottes, se dessèche jusqu'au sous-sol et ne profite en rien de l'action atmosphérique ; ici encore on doit se hâter de donner un second labour.

Mais il arrive souvent — et les cultivateurs avisés en profitent — que la terre n'est ni trop humide ni trop sèche, et que, surtout dans les terres légères, elle tombe immédiatement meuble sous le versoir ; souvent aussi cette terre est nette de mauvaises herbes ; on se demande alors le pourquoi des deux labours. Ils sont tous au moins inutiles et augmentent mal à propos les frais de main-d'œuvre.

Il est des cas où la fréquence des labours d'été est particulièrement nuisible : c'est lorsque la fumure a été enfouie par le labour de sombre, au mois de mai. Le second labour, qui s'effectue dans le courant de juin, ramène le fumier à la surface du sol, où il reste jusqu'à la fin de juillet ; cette longue exposition à l'air et au soleil, pendant les plus grandes chaleurs, dessèche l'engrais, lui fait perdre par l'évaporation ses principes volatiles et le rend à peu près inerte.

Mais il faut dire que les cultivateurs intelligents ne procèdent pas de cette manière : quand ils ont affaire à une terre exempte de mauvaises herbes et suffisamment ameublée par un premier labour donné à propos, ils se gardent bien de labourer durant l'été, surtout s'il s'agit d'une terre fumée ; mais chaque fois qu'après une pluie d'orage il se forme une croûte à la surface du sol, ils se hâtent de donner un hersage énergique, afin de tenir la couche arable accessible à l'action des agents atmosphériques, qui jouent un si grand rôle dans la préparation des jachères ; cette opération a encore pour effet de s'opposer à l'évaporation et de détruire les plantes adventives qui auraient pu germer sous l'influence d'une humidité récente. Il n'est pas besoin de dire que cette pratique est suivie des meilleurs résultats.

Quand donc la pratique raisonnée, intelligente, remplacera-t-elle la routine dans la direction des travaux de la campagne ? Quand verra-t-on le cultivateur, fort de la connaissance des principes de son art, ne rien donner au hasard et agir selon les principes de sa science ?

L'avenir le dira, mais l'enseignement agricole, à qui il ap-

partient d'en hâter le moment, est bien lent à s'organiser dans nos campagnes.

### Une bonne allocution aux écoliers des campagnes

Que voulez-vous être dans l'avenir ? Quel but vous proposez-vous d'atteindre ? Vous voilà sur le seuil de l'école comme ces petits oiseaux au bord du nid qui regardent étonnés l'espace avant d'y essayer leurs ailes. Qu'entrevoyez-vous à l'horizon ? et où s'abattra votre vol ? — Oh ! si nous avions un conseil à donner à votre inexpérience, je vous dirais : — L'espace pour vous, chers enfants, c'est l'enclos, le bois, le pré, la lande en friche, le verger en fleur et le clocher de notre village. — Ne regardez pas au-delà, croyez-moi. — Si la pluie couche parfois vos épis, si le vent déracine quelques-uns de vos pommiers, il est d'autres orages qui ne vous atteignent pas, et qui causent ailleurs de plus tristes ravages.

Voyez, en effet, ce qui arrive à la plupart des jeunes gens qui désertent la vie simple et honorable des champs pour la poursuite de carrières libérales ou administratives. — Pour quelques privilégiés qui paient, par le but conquis, les sacrifices imposés à leurs familles, les autres sont repoussés des carrières déjà encombrées, et portent en eux la science développant l'ambition dans le vide, comme un germe sans soleil qui se corrompt, une force stérilisée faute d'emploi. — Dès lors qu'arrive-t-il ! Découragés de tentatives inutiles et de promesses décevantes, dégoûtés des travaux dont ils ont perdu l'usage, ils errent dans la société comme des âmes en peine, sans appui, sans issue, s'estimant heureux d'aboutir à un obscur bureau qui compense à peu près, par de maigres appointements, les dépenses nécessaires aux habitudes et à l'entretien d'un habitant des villes. — Oh ! que la campagne avec son soleil, ses moissons et ses herbes est vivifiante à côté de cette existence étiolée, incomplète, et qui, pour ne pas tomber dans l'abaissement, a besoin de se souvenir des premières et religieuses impressions de son enfance.

Vous, chers enfants, à la veille de choisir un état, regardez bien de quel côté vous allez vous diriger. Si quelques-uns d'entre vous se sentent appelés à une vocation supérieure, loin de nous la pensée d'y mettre une entrave : des hommes dont l'Eglise, l'armée, le pays, dans les positions les plus élevées, ont eu à se glorifier, sont sortis de la même condition que vous, et quand un jeune homme, marqué au front de l'éclat du génie ou de la vertu, s'avancera de son village vers les hauteurs sociales dont il est digne, la foule s'ouvrira pour le laisser passer. Mais la présomption ne tient pas lieu de talent, et si, parce que vous avez suivi l'école avec quelques succès, vous jugez qu'il vous est indispensable de passer à l'école secondaire uniquement pour apprendre plus de choses, sans vous proposer un but définitif, vous courrez risque de rencontrer l'écueil où tant de petites barques comme la vôtre ont sombré. — Si votre ambition est simplement d'acquérir les connaissances que votre état de cultivateur comporte (et cette ambition est déjà assez large), n'avez-vous pas les moyens de vous les procurer dans des établissements spéciaux et même sans avoir besoin de quitter le toit paternel ? — Joignez à la pratique, je dirai même à la routine de vos pères, la lecture des livres et des journaux agricoles ; mettez-vous en rapport avec les praticiens et les notabilités sincèrement dévouées à l'agriculture, qui ne manquent jamais dans un pays, et laissez au temps à vous apporter, avec sa part d'expérience, la maturité d'esprit et les lumières de vos propres observations.

L'instruction primaire n'est qu'un instrument entre les mains de l'enfant, et comme la première étape de son existence intellectuelle et morale ; c'est l'éducation qui fait l'homme. — Or, votre éducation, à vous, chers enfants de la campagne, s'achèvera dans l'apprentissage de la vie en harmonie avec les trésors des saisons, en lutte avec les intempéries, et aussi avec les difficultés humaines.

Vous êtes destinés, pour la plupart, à être ou petits propriétaires ou fermiers : vous aurez des rivalités à subir, des prétentions à combattre. Cela s'appelle l'épreuve que surmonte le sentiment du devoir : cette lumière et cette force de la conscience que vos dignes maîtres vous ont si chrétiennement en-